

Jeudi 14 décembre 2023 : séance consacrée à Russell BANKS,
animée par Suzanne METTEAU.

L'écrivain américain Russell BANKS nous a quittés le 7 janvier dernier, il était logique de lui consacrer notre matinée pour découvrir une œuvre riche, traduite en vingt langues.

Russell Banks est mort à 82 ans des suites d'un cancer. Son œuvre s'est attachée à dresser le portrait des plus humbles et des marginaux dans l'Amérique du XXe siècle. C'est une autre grande romancière américaine, **Joyce Carol Oates**, peintre elle aussi d'une société malade de sa violence et de ses inégalités, qui a été l'une des premières à lui rendre hommage, en annonçant sur Twitter que son ami Russell Banks était "*décédé paisiblement chez lui, dans le nord de l'Etat de New York*".

"J'aimais Russell et j'ai adoré son immense talent et son cœur généreux. 'Pourfendeur de nuages' (était) son chef d'œuvre, mais toute son œuvre est exceptionnelle", a écrit l'autrice, qui a enseigné l'écriture comme Russell Banks à l'université de Princeton, au New Jersey.

UNE ENFANCE SOUS LE SIGNE DE LA VIOLENCE

Le romancier américain Russell Banks est né le 28 mars 1940. Il grandit dans une famille modeste, avec un père plombier, dans une atmosphère de violence, marquée par la mésestime de ses parents, la pauvreté, l'alcoolisme. Il est hanté par le souvenir de son jeune frère Christopher, mort carbonisé dans un train de marchandises où il voyageait en fraude. Insidieusement, et à la suite de divers petits boulots, Banks devient le chantre des paumés. *« L'écriture, explique-t-il, a représenté deux choses dans mon existence : elle lui a donné un sens et elle m'a permis, en racontant l'histoire d'autres personnes, de rendre cohérente mon histoire personnelle. »*

Il voyage aussi, visite la Jamaïque. Les échappées du petit Russell avaient débuté beaucoup plus tôt : *« Vers 5 ou 6 ans, j'ai commencé à raconter des histoires à mon frère jusque tard dans la nuit, uniquement pour ne pas entendre mes parents se disputer en bas. L'éternel cauchemar de leur vie. Pour échapper à ça et pour mettre un peu d'ordre dans un monde qui semblait si dangereux, si près de sombrer dans le chaos, je racontais ces histoires qui sécurisent les enfants depuis la nuit des temps. J'avais la chance d'avoir ce frère qui partageait mon lit. On fixait tous les deux le plafond dans le noir, et je pouvais commencer. Deux petits garçons dans la forêt... »*

Un jour, Russell avait 11 ans, le père est parti, lui et ses crises de démence éthylique. Mais la violence était ancrée dans la tête des frères Banks. Steve, le benjamin, est revenu déglingué du Vietnam. Chris, l'aîné, a parcouru l'Amérique en hobo, planqué dans

des trains de marchandise. Jusqu'au jour du mauvais convoi : une coulée de boue près de Santa Barbara, le train a déraillé, Chris est mort brûlé vif. « *Moi, je suis descendu en stop vers la Floride. C'était en novembre 1958, j'avais 19 ans et je rêvais de Castro, dont la presse américaine faisait encore un portrait héroïque. C'était le bon père. Il était grand, austère, mais humain et beau. Quand je suis arrivé aux Florida Keys, il avait déjà marché sur La Havane. Comme il n'avait plus besoin de moi pour la révolution, et que je m'étais rendu compte que je ne parlais pas espagnol, je suis rentré chez moi.* »

Trois ans plus tard, Russell était de retour en Floride : « *Cette fois, mon père, c'était Hemingway. Grâce à lui, tous les jeunes écrivains apprenaient à construire une phrase, un paragraphe, une scène. J'ai loué une caravane, travaillé dans une station-service et écrit mes petites histoires. Je suis même descendu à Key West, mais Hemingway vivait alors à Cuba.* » Son père spirituel, Russell finira par le trouver : **l'écrivain Nelson Aldren**, l'auteur de *L'Homme au bras d'or* : « *Hemingway était un mythe. Aldren était une vraie personne, auprès de laquelle je pouvais apprendre et grandir.* »

Banks bricole jusqu'à l'âge de 24 ans ; de plombier, comme son père, il devient étalagiste, puis représentant en chaussures. C'est la mère de sa deuxième épouse qui le pousse à reprendre l'université qu'il avait abandonnée faute de parvenir à s'y intégrer. Son diplôme lui ouvre la voie de l'enseignement, à Sarah Lawrence puis à Princeton. Mais depuis l'enfance, c'est l'écriture qui l'attire ; d'abord les métafictions, très en vogue dans les années 1970, dans le sillage de Nabokov, de Borges et des formalistes américains tels que John Barth. Un de ses premiers livres, *Hamilton Stark* (1978), tente de dresser, à travers les regards croisés de différents personnages, le portrait d'un homme qui nous échappe sans cesse, attestant de l'impossibilité de cette tentative. « *Mes livres restent dominés par la forme et la structure, prévient-il.* »

Puis la lecture de l'œuvre de Jack Kerouac, *Sur la route* (1957), lui ouvre une porte qu'il ne refermera plus, celle de l'attrait pour les marginaux rencontrés au bord du chemin. D'où l'écriture parfois distendue, propre au journal de voyage, qu'il adopte dans certains de ses récits, comme *Sous le règne de Bone* (*Rule of the Bone*, 1995) où un garçon de 14 ans, toxicomane, décide de quitter le mobile home où il vivait avec sa mère et son compagnon. Le thème de l'adolescent en dérive est également l'occasion, au fil des rencontres, de pratiquer les nombreux courants qui traversent la langue anglaise des États-Unis, « *je suis très sensible au langage parlé par les marginaux, explique Russell Banks, et beaucoup plus sensible à l'anglais parlé qu'à l'anglais écrit.* »

Ce goût pour le langage lui permet d'envisager non seulement les différences entre les classes sociales - le jeune Bone parle la langue des travailleurs, des gens de la rue - mais également la question du brassage des cultures. « *On assiste dans la littérature publiée en anglais, observait Banks dans une interview de 1999, à un phénomène que j'appelle la revanche des colonies.* »

On connaît la suite : l'incessante traque littéraire de son vrai père, cette fois, qui le mènera du très abrupt *Hamilton Stark* au bouleversant *Affliction*, « *l'histoire de la*

transmission de la violence d'une génération d'hommes à une autre », le plus désespéré mais aussi le plus beau témoignage d'amour d'un fils à son père.

Entre-temps, loin des « petits Blancs » du New Hampshire, il y aura eu la découverte de l'« autre », de l'homme noir, là-bas, vers le sud et jusqu'en Jamaïque et à Haïti : « Quand j'ai découvert que l'esclavage avait non seulement existé mais duré des centaines d'années, je me souviens m'être dit : "Ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai." Pareil avec l'Holocauste. La même profonde incrédulité : "Les hommes qui ont fait ça n'étaient pas des hommes." On commence toujours par se dissocier. Et puis, peu à peu, on apprend que la dissociation est impossible. Que le mal est insidieux. C'est cela, je crois, dont parlent Le Livre de la Jamaïque et Continents à la dérive. »

La violence, donc, plus seulement familiale mais de la société tout entière. « Tout le monde n'est pas capable de tuer de sang-froid. Mais nous sommes tous capables de tuer à petites doses. » Russell Banks parle de cet État de New York, « qui tue régulièrement », d'une nation qui a emprisonné un million et demi de personnes, « soit une ville comme Boston ou Philadelphie », des gens très jeunes pour la plupart. Car, sa quête du père enfin apaisée, Banks s'est tourné vers les enfants de l'Amérique. Pour découvrir l'étendue du désastre : « C'est en visitant une fois par semaine des prisonniers pour un petit atelier d'écriture que j'ai eu l'idée d'écrire Sous le règne de Bone. »

Juste avant cette équipée infernale d'un adolescent en perdition, il y avait eu De beaux lendemains et le constat du grand échec de l'Amérique : son incapacité absolue à protéger ses enfants. Nous avons perdu nos enfants, dit l'avocat Mitchell. Nous les avons abandonnés, dit en écho l'écrivain. « Ce ne sont pas les films de Hollywood qui sont en cause. La plupart ne sont pas des films et n'essaient même pas de l'être, ce sont des parcs d'attractions, mais ils ne contribuent pas plus à la violence que ne le faisaient les comic books de mon adolescence. Mes parents m'interdisaient de les lire, me disant qu'ils me rendraient violent, ils m'interdisaient de regarder Elvis Presley parce qu'il ferait de moi un détraqué sexuel. On continue de s'en prendre aux images, et l'on pense qu'en les "nettoyant" tout ira bien. Alors que la vraie raison qui mène notre civilisation à sa perte, c'est l'objectivation des hommes. Lorsqu'on transforme l'humanité en simple machine à consommer, la violence ne peut que suivre. »

Selon Russell Banks, ses deux romans, De beaux lendemains et Sous le règne de Bone, sont les deux versants d'une même histoire, « celle des enfants perdus et abandonnés. [...] Notre civilisation a abandonné ses enfants en en faisant des consommateurs de marchandises. Nous avons suivi les variations économiques qui ont exigé la dissolution de la famille, de la communauté. »

SOI-MÊME PARMIS LES AUTRES

Dans sa dérive initiatique, Bone, qui apparaît comme une sorte de double de l'auteur, renouvelant *les Aventures d'Huckleberry Finn* (1884), fait la connaissance dans le bus d'un véritable Noir, son « Jim », l'esclave en fuite du roman de Mark Twain, pas comme « l'agent de sécurité du centre commercial, ou un de ceux de l'armée de l'air qu'on voyait en ville. Ce mec-là était un vrai Noir, presque Africain ».

En réalité, I-Man est Jamaïcain, un rastafari embauché temporairement aux États-Unis pour la récolte des fruits, mais qui se sauve de l'exploitation agricole qui l'emploie lorsqu'il s'aperçoit qu'il ne pourra pas y pratiquer sa religion. Ensemble, ils partiront pour la Jamaïque où Bone retrouvera son père. Dans son combat aux côtés des marginaux, Russell Banks s'interroge sur l'action politique, conscient du fait que l'homme est « la seule espèce sommée de redécouvrir en permanence ce que représente le fait d'être soi-même ».

Dans *Pourfendeur de nuages* (*Cloudsplitter*, 1998), il revient aux origines de la guerre de Sécession et relate le rôle qu'a joué l'abolitionniste John Brown. « La guerre civile est la période centrale de l'histoire de l'Amérique, explique-t-il, et le problème essentiel celui des relations entre les races. » Cet événement fondateur de l'unité américaine n'est cependant plus aussi clairement perçu par les nouvelles générations. « Nous vivons une période de totale incertitude sur ce que cela signifie d'être américain. Nous savons ce que cela représente d'être afro-américain ou anglo-américain ou latino-américain, mais nous ne savons pas ce que nous avons en commun. »

Cette réflexion sur l'histoire des peuples se poursuit dans *American Darling* (*The Darling*, 2005), centré sur une femme des années 1960 engagée dans les mouvements contestataires. Le récit de Russell Banks procède par un long flash-back ; Hannah Musgrave, d'origine bourgeoise, relate l'histoire de sa vie, son engagement au sein des Wethermen, un groupe révolutionnaire violent des années 1970, sa clandestinité, son départ pour le Liberia où elle se marie et élève deux enfants, puis l'épisode révolutionnaire au cours duquel sa vie africaine bascule. Le livre décrit également la dichotomie de deux mondes radicalement différents où se débat son mari : celui de la tribu où il a passé son enfance et celui du monde occidental qui lui a permis d'accéder à la fonction de ministre de la santé et de se marier à une femme blanche américaine. Sans aucun manichéisme, Russell Banks montre la dérive d'un couple formé sur un malentendu et dont l'histoire s'achève dans les horreurs de la guerre civile.

Russell Banks était très actif politiquement, n'hésitant pas à critiquer ouvertement son gouvernement (il a pris position contre l'intervention en Irak, contre le *Patriot Act* et soutenu Bernie Sanders).

Russell Banks, qui a enseigné l'écriture à l'Université de Princeton aux côtés de **Joyce Carol Oates** et de **Toni Morrison**, était membre de la prestigieuse *American Academy of Arts and Letters*.

En février 1998 et jusqu'à 2004, il succède à Wole Soyinka en devenant le troisième président du Parlement international des écrivains créé par **Salman Rushdie**. Il a été le président fondateur de *Cities of Refuge North America*, qui s'est donné pour mission d'établir aux États-Unis des lieux d'asile pour des écrivains menacés ou en exil (Wole Soyinka et Salman Rushdie sont parmi les vice-présidents). Il a été membre du comité de parrainage du Tribunal Russell sur la Palestine dont les travaux ont commencé le 4 mars 2009. Il était ami de l'écrivain américain **Jim Harrison**. Avec celui-ci, il participe au documentaire *Amérique, notre histoire*, en commentant les images sur l'histoire américaine.

Trois de ses romans ont été adaptés au cinéma, notamment *De beaux lendemains* (réalisé par le Canadien **Atom Egoyan** - Grand prix au festival de Cannes 1997) et *Affliction* (réalisé en 1997 par **Paul Schrader**)

. Banks a aussi écrit l'adaptation cinématographique du livre de **Jack Kerouac** *Sur la route* pour Francis **Ford Coppola**. Russell Banks a annoncé que son roman *American Darling* allait être porté à l'écran par **Martin Scorsese** avec Cate Blanchett dans le rôle-titre.

Il reçoit l'**American Book Awards** en 1982, le **prix John Dos Passos** en 1985, ou encore le **prix français de la Critique libre** en 2008..Il avait été nommé en 2014 **Officier de l'Ordre des Arts et des Lettres** par le ministère français de la Culture, avant de recevoir en 2022 la mention spéciale du jury du **prix du Meilleur livre étranger pour l'ensemble de son œuvre**.

Son œuvre se compose d'une vingtaine de romans et recueils de nouvelles, des entretiens « (en) *Amérique notre histoire* » et une bande dessinée : Russel Banks et Grégory Mardon, *Sarah Cole : une histoire d'amour d'un certain type*, Paris, Éditions Futuropolis, 2010, 80 p

Ce que le groupe a lu :

- "Continents à la dérive" (1985)

Si ses premiers écrits paraissent au milieu des années 1970, c'est avec *Continents à la dérive*, publié en 1985 (d'abord traduit par *Terminus Floride*), qu'arrive la notoriété internationale pour Russell Banks. Dans ce roman, l'écrivain trace deux destins éloignés de plusieurs milliers de kilomètres, que les hasards vont faire se percuter. D'un côté un réparateur de chaudière dans une petite ville du New Hampshire, qui s'exile en Floride avec sa famille pour fuir son quotidien de misère. De l'autre, une jeune Haïtienne échouée au même endroit pour fuir la violence et la pauvreté de son pays natal. Une interprétation "banksienne" du "rêve américain". (*Actes Sud, coll. Babel, 544 p.*)

- "Affliction" (1989)

Sans doute son roman le plus autobiographique, *Affliction* (1989), raconte le destin de Wad Whitehouse, un homme brisé par la violence paternelle. L'histoire est racontée par son frère, écrivain, qui tente de comprendre pourquoi ce frère n'a pas échappé à la fatalité familiale. "Écrire ce livre a été pour moi un moyen de pardonner à mon père, de comprendre son combat. Il fallait que je le fasse pour ne pas être dominé par ma propre colère", confiait Russell Banks. Un roman sur le poids de l'héritage familial et social qui "dénonce magistralement les valeurs viriles véhiculées par un certain mythe américain".

« **Affliction** » est un roman d'une noirceur absolue, on assiste à la déliquescence de cet homme, que la méchanceté et la bêtise des autres mène à ne plus discerner sereinement les événements. Tous les voyants sont au rouge. Faits divers qui font la une des journaux sans en examiner les tenants et les aboutissants. Banks installe la tension avec une maestria impressionnante. Les éléments naturels rajoutent à l'angoisse qui s'installe irrémédiablement. Comment une vie maltraitée depuis l'enfance bascule dans une folie destructrice. Dérangeant, implacable la démonstration vous laisse KO, abasourdi par tant de cruauté gratuite. L'Humain n'en sort pas grandi. Même si on s'en doutait déjà.

Ce roman a été porté à l'écran par Paul Schrader en 1997. (*Actes Sud, coll. Babel, 496p*)

- "De beaux lendemains" (1991)

Dans une bourgade au nord de l'état de New York, l'embarquée d'un bus de ramassage scolaire a provoqué la mort de plusieurs enfants. Les réactions de la petite communauté sont rapportées par les récits que font quatre protagonistes : Dolorès Driscoll, la conductrice, solide et généreuse, choquée par ce qui ne pouvait lui arriver ; Billy Ansel, l'inconsolable père de deux enfants qui ont péri dans l'accident ; Michel Stephens, un avocat new-yorkais qui s'acharne à trouver des responsables ; Nicole Burnell, adolescente promise à tous les succès, qui a perdu l'usage de ses jambes et provoque un dénouement aussi amer qu'inattendu. Ces quatre témoignages - avec l'étonnante capacité qu'a Russell Banks de se mettre dans la peau de ses personnages et d'orchestrer leurs conduites en révélant la personnalité secrète des habitants, leurs douleurs, leurs frustrations, leurs égoïsmes, nous découvrent aussi le visage singulier d'une Amérique profonde.

Il s'agit là, à n'en pas douter, d'un des plus forts romans de cet écrivain qui a maintenant conquis les États-Unis.

Ce roman publié en 1991 a été adapté en 1997 dans un film signé Atom Egoyan sacré Grand Prix au festival de Cannes la même année. (*Actes Sud, coll. Babel, 336 p.*)

- " Pourfendeur de nuages" (1998)

Dans ce roman paru en 1998, Russell Banks relate la guerre de Sécession. C'est sous forme de lettre-fleuve qu'Owen Brown, le troisième fils du célèbre abolitionniste américain John Brown, répond à la demande d'informations que lui a adressée une étudiante de Columbia University, assistante d'un illustre biographe et historien.

Owen Brown est maintenant ce très vieil homme qui s'affronte enfin à l'image formidable d'un père de légende en retraçant peu à peu, au fil de souvenirs parfois sereins mais le plus souvent violents et tumultueux, ce que furent la vie, le caractère et l'engagement de son père.

Loin de la vision héroïque et purement historique véhiculée par les centaines d'essais traitant de la lutte pour l'abolition de l'esclavage, le tardif récit filial approche, de l'intérieur, un autre John Brown : le père de famille nombreuse, à la personnalité écrasante, fanatique, autoritaire, le puritain confit en religion, l'agitateur qui dérive vers l'action armée et le terrorisme avant de devenir le capitaine d'une sanglante guérilla dont il sera le martyr.

Mais le personnage le plus complexe n'est peut-être pas celui qu'on pense. Dans sa peinture de cette monumentale figure paternelle, dont l'idéalisme fanatique détruit tout - et tous - sur son passage, le fils, Owen Brown, révèle ce qu'il advient de ceux qui entrent dans le champ magnétique de pareil prophète.

Mêlant l'histoire et la fiction avec un incomparable bonheur narratif, Pourfendeur de nuages n'est pas seulement un immense roman sur la question, toujours actuelle, de la race et du racisme, des rapports entre idéalisme et fanatisme.

C'est aussi une lente plongée dans une période particulièrement agitée de l'histoire américaine - celle qui précède la guerre de Sécession - et un inoubliable tableau de la vie quotidienne rurale, âpre et austère, qui fut celle des pionniers au sein d'une nature rude et sauvage dont l'omniprésence a façonné le paysage intérieur de l'Amérique.

Ce pavé de plus de 800 pages est "*son chef-d'œuvre*", selon l'écrivaine Joyce Carol Oates. (*Actes Sud, coll. Babel, 880 p.*)

- "American Darling" (2005)

A cinquante-neuf ans, Hannah Musgrave fait retour sur son itinéraire de jeune Américaine issue de la bourgeoisie aisée de gauche que les péripéties de son engagement révolutionnaire avaient conduite, au début des années 1970, à se "planquer" en Afrique. Ayant tenté sa chance au Liberia, la jeune femme a travaillé dans un laboratoire où les chimpanzés servaient de cobayes à des expériences sur le virus de l'hépatite, pour le compte de sociétés pharmaceutiques américaines. Très vite, elle a rencontré puis épousé le Dr Woodrow Sundiata, bureaucrate local appartenant à une tribu puissante et promis à

une brillante carrière politique. Quelques années plus tard, elle est brusquement rentrée en Amérique, laissant là leurs trois enfants, fuyant la guerre civile qui enflammait le pays. Au moment où commence ce livre, Hannah quitte sa ferme "écologique" des Adirondacks, car ce passé sans épilogue la pousse à retourner en Afrique...

Évocation passionnante d'une turbulente période de l'histoire des États-Unis comme du destin d'un pays méconnu, le Liberia, le roman de Russell Banks tire sa force exceptionnelle de la complexité de son héroïne, et d'un bouleversant affrontement entre histoire et fiction. Petite enfant gâtée de l'Amérique rattrapée par la mauvaise conscience en même temps qu'universelle incarnation de toute quête d'identité en ses tours et détours, mensonges et aveux, erreurs et repentirs, Hannah Musgrave est sans doute l'une des créations romanesques les plus fascinantes du grand écrivain américain.

American Darling est autant une plongée dans l'histoire du Liberia en miroir de celle des États-Unis, que le portrait subtil d'une femme au tempérament mystérieux. (Livre de poche, 512 p.)

- " La Réserve" (2008)

Quand en juillet 1936 le peintre Jordan Groves rencontre pour la première fois Vanessa Cole, lors d'une soirée donnée par le célèbre neurochirurgien new-yorkais dont elle est la fille adoptive, dans son luxueux chalet construit dans "la Réserve", en bordure d'un lac des Adirondacks, il ignore qu'il vient de franchir, sans espoir de retour, la ligne qui sépare les séductions de la comédie sociale et les ténèbres d'une histoire familiale pleine de bruit et de fureur. Très loin de là, en Europe, l'Histoire est en train de prendre un tour qui va bientôt mettre en péril l'équilibre du monde. Déjà, certains intellectuels et des écrivains, tels Ernest Hemingway ou John Dos Passos, un ami de Jordan Groves, ont rejoint l'Espagne de la guerre civile afin de combattre aux côtés des républicains. Si attaché qu'il soit à sa femme et à ses deux jeunes garçons, ou aux impératifs d'une carrière artistique déjà brillamment entamée, Jordan ne peut longtemps se soustraire à l'irrésistible attraction qu'exerce sur lui la sulfureuse Vanessa Cole, personnalité troublante et troublée, prétendument victime, dans son enfance, d'agissements pervers de la part de ses insoupçonnables parents. Au sein du cadre majestueux et sauvage d'une nature préservée pour le seul bénéfice de quelques notables de la société new-yorkaise, les feux d'artifice célébrant la fête de l'Indépendance ont éclaté dans le même ciel que traverse, de l'Allemagne à l'Amérique, le zeppelin Hindenburg bardé de croix gammées et d'où s'abattront aussi les bombes qui vont détruire Guernica... Sur les rives du lac, Jordan Groves et Vanessa Cole s'approchent l'un de l'autre, l'avenir du premier déjà confisqué par le passé de la seconde, pour explorer leurs nuits personnelles dont l'ombre s'étend sur chacun de ceux qui les côtoient.

Et ces vies qui basculent sont à l'image même de ce monde qui sombre, la déroute de ces existences devenant le signal du déséquilibre mondial dans l'imminence de la guerre.

Et puis, figée dans l'éternité, à la fois témoin et rempart de la folie des hommes, **la Réserve** des Adirondacks, nature sauvage et grandiose, affiche imperturbablement sa beauté immuable et sacrée... (Actes Sud.2008 .379 p)

- "Lointain souvenir de la peau" (2012)

Lointain souvenir de la peau raconte l'histoire du Kid, jeune homme de 20 ans condamné pour délinquance sexuelle, en liberté conditionnelle. Le Kid vit sous un viaduc, en compagnie d'une colonie de délinquants sexuels interdits de séjour dans la cité. Fichés, sous bracelet électronique, interdits d'habiter à moins de 760 mètres d'une école ou d'une crèche, ou de n'importe quel autre endroit fréquenté par des enfants, ils n'ont d'autre choix que de vivre dans des lieux à l'écart du monde. Comment Le Kid en est arrivé là ? Un parcours de solitude, de violence, d'abandon, un monde affectif limité à une mère défaillante et à un iguane en guise d'animal de compagnie, c'est ce que raconte ce roman bouleversant. La frontière entre les deux mondes, celui du dessous du viaduc, versus celui du dessus, des nantis, se lézarde peu à peu au fil des pages, Russell Banks s'attachant à montrer ce qui se cache derrière les évidences pour percer la vérité des êtres au-delà d'une fiche, d'un profil ou d'un statut social.

Lointain souvenir de la peau scanne sans tabou une société américaine puritaine et paranoïaque. (Actes Sud, coll. Babel, 544 p.)

- "Oh, Canada" (2022)

Ce dernier livre malheureusement prémonitoire de l'écrivain américain est paru en septembre 2022. Alors qu'il se sait atteint d'une maladie incurable, Leonard Fife, célèbre documentariste, accepte de répondre sans détours et en présence de sa femme Emma, à une interview filmée. Après une vie de mensonges, Fife souhaite lever le voile sur ses secrets, mais l'aggravation rapide de son état fait prendre à sa confession une tournure inattendue. Moins social, plus intimiste, ce dernier roman testamentaire interroge sur la question de la mémoire et de "ce qui reste -de soi, des autres- lorsqu'on a passé sa vie à se dérober".

« Impressionnant de maîtrise, élégiaque et mordant, tel est le dernier Russell Banks. Un des grands romans de cette rentrée. »

Damien Aubel, *TRANSFUGE*

« Avec ce roman crépusculaire, Russell Banks qui, au fil d'une oeuvre aussi riche que politique, a toujours offert à ses personnages une étonnante authenticité, signe une vertigineuse réflexion sur l'identité. Enchâssant les niveaux de récit et de temporalité, multipliant les zones troubles, l'auteur de *Continents à la dérive*, *American Darling* et *Affliction* célèbre son art autant qu'il souligne les vérités fluctuantes et les

faux-fuyants inhérents à toute vie humaine. C'est d'autant plus saisissant que tout, ici, pourrait avoir valeur de testament ».
Geneviève Simon, *ARTS LIBRE (Belgique)*

- **Recueil de nouvelles : "Un membre permanent de la famille"**
(Nouvelles, 2015)

Dans ce recueil de douze nouvelles, l'écrivain américain livre une galerie de portraits dont les personnages évoluent entre l'Etat de New York et la Floride. Un vieil homme à l'hôpital entouré de ses fils, un représentant en chapelles en quête d'aventures dans le casino d'une réserve indienne, une femme noire perchée sur une vieille Buick qui tente d'échapper à un chien de garde d'un concessionnaire automobile, un homme qui vient d'être transplanté confronté à la veuve de son donneur... Russell Banks embarque le lecteur en quelques pages ciselées dans la vie de ces âmes en perdition, prêtes à sauter le pas pour changer la trajectoire de leurs vies souvent marquées par la solitude. Pour mettre un terme à ces tranches de vies, nul final en bouquet, ni de roulement de tambour saluant une pirouette arrière, procédé si convenu dans beaucoup de recueils de nouvelles. Au contraire, les personnages s'estompent doucement, on les imagine encore hors du livre, en train de filer vers leur destin. Comme les grands vins, les récits de Russell Banks sont longs en bouche.

Dans les nouvelles de Russell Banks, il est souvent question d'occasions ratées, ou de mauvaises décisions dont on mesure les conséquences des années plus tard. Il saisit comme personne les petits moments de bascule, ces moments où imperceptiblement, un individu change.

Dans la nouvelle intitulée **Transplantation**, un homme vient de subir une greffe du cœur. Ce n'est pas un homme très sympathique. Il est égoïste, assez froid. Quand l'épouse du donneur défunt demande à le rencontrer, il n'a pas envie d'accéder à sa demande. Finalement, poussé par le médecin qui l'a opéré, il accepte. Le moment crucial que raconte la nouvelle, c'est celui où, après avoir accepté de la rencontrer, il propose à la jeune femme de soulever son t shirt pour qu'elle puisse, une dernière fois, entendre battre le cœur de son défunt mari. Ce tout petit moment suffit à le changer, explique Russell Banks. (C'était en novembre 2013, lors d'une rencontre avec des lecteurs organisée par la librairie Politics and prose, à Washington)
(*Actes Sud, coll. Babel, 240 p.*)

- **Et un recueil de récits : "Voyager" (2017)**

Russell Banks fut un grand voyageur. Très jeune, il a parcouru le monde, des îles de la Caraïbe aux sommets de l'Himalaya. C'est une dimension de l'écrivain que l'on découvre dans ce recueil de récits. A travers ses voyages, Russell Banks dessine aussi un autoportrait, interrogeant "sa relation au monde, aux femmes, et, plus largement, à la condition humaine". (*Actes Sud, coll. Babel, 432 p.*)

